

## ART DRAMATIQUE

DANIEL ROCHAT, par M. VICTORIEN SARDOU.

*Daniel Rochat*, que la Comédie française vient de jouer, a été quelque peu cahoté le premier soir et les jours qui ont suivi. Le public, en présence d'une œuvre qui repose sur une abstraction plutôt que sur une idée dramatique, s'est trouvé désorienté, surtout quand il a vu que l'auteur lui-même ne se sentait pas de force à conclure. Car le divorce qui sert de péripétie à cette comédie n'est pas une solution; à peine est-ce un dénouement.

Certes, dans la tentative de M. Victorien Sardou, on pourrait relever bien des faiblesses, mais la plus criante, à notre sens, celle qui, tout d'abord, ferait couler la pièce la mieux charpentée, la plus habilement conduite, c'est celle que nous allons signaler en indiquant rapidement le point de départ et le point d'arrivée de *Daniel Rochat*.

Ce Daniel Rochat, député français, *leader* de la gauche, disciple de la libre-pensée, ennemi des préjugés et des superstitions, toujours en guerre contre « l'inflâme », nous est présenté comme un homme d'une intelligence peu ordinaire, d'une conviction invulnérable. Les hasards d'un repos largement conquis, d'une échappée buissonnière en Suisse, le font le compagnon de route de trois Américaines distinguées, libérales, accessibles aux beaux mouvements de l'âme et aux grands enthousiasmes de la nature. Il s'agit de mistress Pauwers et de ses nièces, miss Esther et miss Léa Henderson. Son esprit, sa belle humeur, son amour de l'humanité les ont conquises sans qu'il ait eu à déchirer le voile d'incognito dont il a su se couvrir. Le Centenaire de Voltaire est célébré à Ferney, et dans un discours qu'il y prononce, non seulement il gagne la cause de Voltaire, mais encore la sienne propre auprès de miss Léa qui l'admire et qui, tout de suite, à l'américaine, lui accorde sa main. Le mariage sera purement civil, pense Daniel, puisque sa future paraît n'attacher aucune importance aux manifestations d'un culte religieux quelconque. Ici nous nous permettrons de faire remarquer que si l'auteur avait voulu s'occuper un peu de la vraisemblance, des règles ordinaires de la vie, des usages pratiqués chez tous les peuples civilisés, l'erreur de son héros n'aurait pu se produire; car, en bonne conscience, comment admettre qu'à la veille de se marier, Daniel et Léa ne sachent, ni l'un ni l'autre, quelle valeur ils attachent l'un et l'autre aux cérémonies religieuses qui accompagnent d'ordinaire le mariage. Il est inadmissible que, précisément à cause des préventions de Daniel, il n'ait pas cru devoir y faire allusion. Le contraire serait le fait d'un indifférent ou d'un étourneau. Eh bien, c'est ce qui se produit pourtant. On marie civilement Daniel et Léa, un peu à la diable, au milieu du brouhaha des conversations, et pendant qu'une écervelée taquine le piano et fredonne un air havanais. Pas une cérémonie, à peine une formalité. Daniel est ravi. Il sauvegarde ses idées de libre-penseur, donne satisfaction à ses amis politiques et consolide du même coup sa popularité, un peu ébranlée. Hélas! pour Daniel, la roche Tarpéenne confine au Capitole. Celle qui est sa femme devant la loi lui manifeste son intention formelle, sa volonté irrévocable de l'être devant son Dieu, non le Dieu des catholiques, mais le Dieu des protestants. Daniel procède d'abord par la douceur, se fait persuasif, tendre, aimant, soumis, prêt à tout sacrifier en cachette pour gagner sa femme, celle que son cœur a choisie et que la loi lui a donnée. Vaines faiblesses, inutiles compromissions! C'est au grand soleil, devant la foule assemblée que Léa, vierge biblique, veut conduire son esclave à l'autel sacré. La lutte religieuse dure ainsi trois actes, toujours

finissant, toujours recommençant, montrant Daniel prêt à céder et Léa implacable, jusqu'à l'heure où tous deux, écoeürés par une lutte aussi mal engagée, ne trouvent d'autre issue à cette situation, que de signer l'acte qui les désunit. En vingt-quatre heures, ils se sont avoué leur flamme, l'ont consacrée devant un magistrat et l'ont éteinte devant un autre.

Telle est, dégagée des particularités qui l'enveloppent, la pièce de M. Victorien Sardou : lutte de la libre-pensée et de la foi religieuse, avec des chances égales pour chaque combattant, des alternatives diverses pour chaque adversaire, des blessures inguérissables pour chaque intéressé.

Mais la solution, la morale, la péripétie suprême qui doit clôturer ce drame, joué entre deux êtres intelligents, qui doit montrer les douleurs tragiques de ces deux cœurs, la convention, prise dans les deux sens, terrasse et foudroie, nous la cherchons vainement. Il manque au drame que ce qui pouvait en faire un drame, la passion.

Il est toujours dangereux de faire de la scène une tribune; il est encore plus difficile d'en faire une chaire à prêcher. Au théâtre, il ne faut ni discussions, ni controverses, sans quoi l'auteur s'expose à la déconvenue qui est venue atteindre M. Victorien Sardou. Remuer les passions actuelles, soulever des polémiques, froisser des convictions, ridiculiser des choses respectables, n'est pas du domaine du satirique, sinon il fait œuvre de pamphlétaire; et, dans ce dernier cas, il s'expose à de justes représailles. C'est ce qui est arrivé à M. Victorien Sardou, que son beau talent et le souvenir de ses justes succès n'ont pu sauver. Il périt par l'épée dont il a voulu frapper ses adversaires.

Cependant, que d'habiletés dans certaines parties de sa pièce! Que de types charmants finement esquissés! Quelle allure amusante, quel entrain, quel diable au corps! Et des mots à foison! Ah! prodigue! que n'avez-vous fait des économies sur vos feux d'artifice pour échauffer un peu vos héros! Des discoureurs, des subtils, des quintessenciés qui, à la belle heure du berger, s'amusent à des arguties de concile. Quelle invraisemblance!

Ce qui, somme toute, a atténué la déroute du premier soir, c'est le talent des artistes, leur courage superbe, l'énergie avec laquelle ils ont défendu les points menacés, pied à pied. Même après le baisser du rideau, Delaunay, qu'une salle chargée de tempête acclamait, assourdissait de vivats, a dû faire une dernière charge pour lancer dans la mêlée de protestations, d'invectives ou d'admiraions surexcitées, le nom de l'auteur dont il venait de sauver le drapeau.

M<sup>lle</sup> Bartet a été, elle aussi, une grande artiste : une étoile se lève à l'horizon du Théâtre-Français. Febyre est un Philinte de belle tournure et de sincère persuasion. Thiron joue Bidache avec son talent fini et profond. M. Baillet est un inutile qui jouera les Porel, rue Richelieu. M<sup>lle</sup> Baretta, Samary sont la grâce et le sourire de cette comédie traversée de nuages. Delaroche mérite aussi de grands éloges, ainsi que M<sup>lle</sup> Jouassin.

La mise en scène est très soignée, comme tout ce qui se fait dans le théâtre que dirige M. Perrin.

Le décor du premier acte représente le salon de Voltaire à Ferney.

Salon de campagne à boiseries peintes en vert clair. A droite, un poêle monumental en faïence, rehaussé d'un buste du « patriarche », protégé par un voile de gaze; à gauche, des couronnes avec des rubans aux trois couleurs. Décor fidèlement traité et comme imprégné d'une sorte d'humidité qui a assombri les cou-